

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Acteurs déplacés, ou l'Amant comédien \(Les\)](#)[Item](#)[Acteurs déplacés ou l'Amant comédien \(Les\)](#). Comedie en un acte. Avec un prologue & un divertissement. Représentée pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le 14 octobre 1735...

**Auteur : L'Affichard, Thomas (1698-1753)**

## Description & Analyse

DescriptionA Paris, chez Pierre Ribou, rue Saint-Jacques, au coin de la rue de la Parcheminerie, à Saint Louis. M.DCCXXXVII

## Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

71 Fichier(s)

## Les mots clés

[Comédie en un acte et en vers](#), [Théâtre](#)

## Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-145

Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb11643093q>

## Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie)

Éléments codicologiques69-[3] p. ; in-12

Date1735

LangueFrançais

Lieu de rédactionA Paris, chez Pierre Ribou, rue Saint-Jacques, au coin de la rue de la Parcheminerie, à Saint Louis. M.DCCXXXVII

## Relations entre les documents

**Collection Acteurs déplacés, ou l'Amant comédien (Les)**

[Acteurs déplacés ou l'Amant comédien \(Les\), comédie en un acte et en vers](#) a pour

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

## Édition numérique du document

Mentions légalesFiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)  
Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)  
Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisabeth (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

## Citer cette page

L'Affichard, Thomas (1698-1753), *Acteurs déplacés ou l'Amant comédien* (Les). Comédie en un acte. Avec un prologue & un divertissement. Représentée pour la première fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le 14 octobre 1735..., 1735

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 23/01/2026 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/90>

Copier

Notice créée le 01/04/2020 Dernière modification le 23/05/2023

---

LES  
ACTEURS  
DÉPLACÉS,  
OU

L'AMANT COMEDIEN.  
COMEDIE EN UN ACTE.

Avec un Prologue & un Divertissement.

*Représentée pour la première fois par les  
Comédiens ordinaires du Roi, le 14  
Octobre 1735.*

Le prix est de vingt-quatre sols.



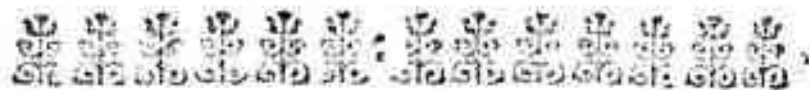
A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, rue Saint Jacques,  
au coin de la rue de la Parcheminerie,  
à Saint Louis.

---

M. DCCXXXVII.

Y<sup>th</sup>. *Approbation & Privilege du Roi.*  
145



*A C T E U R S*  
*du Prologue.*

LA VILLE DE PARIS *personifiée*  
Mlle DUBOCAGE.

LA FOLIE *déguisée en Auteur*, Mlle  
DANGVILLE, jeune.

Madame DANGVILLE.

Monsieur POISSON.

M. DE MONTMENY.

M. DE LA THORILLIERE.

M. FLEURY.

Mlle GRANDVAL.

Le petit ARMAND.

La petite DEHAND.

*La Scene est sur le Théâtre de la Comedie  
Françoise.*

LES  
ACTEURS  
<sup>1</sup>DEPLACÉS.<sup>1</sup>  
OU  
L'AMANT COMEDIEN:

2.11.1.1

3.1.1.1

4.1.1.1

5.1.1.1

SCENE SECONDE.

LA FOLIE, LA VILLE, M. DE MONT-MENY.

LA FOLIE, *mettant la main sur l'épaule de M. de Mont-Meny.*

**L**E voici. (*considérant la Ville.*) Ah! ah! Madame, vous dans ces lieux! je suis charmée de de vous y rencontrer; je vois que nous sommes inséparables.

LA VILLE.

Quoi! vous me connoissez?

LA FOLIE.

Oui, Madame, à votre Vaisseau peut-on vous méconnoître? embrassons-nous; j'ai toujours divertie la Ville & les Fauxbourgs.

LA VILLE.

La Ville & les Fauxbourgs vous sont très-redevables.

LA FOLIE.

J'ai là, *montrant sa tête*, une ressource infinie pour vos amusemens; vous en jugerez par l'échantillon que je vous apporte.

LA VILLE.

Je suis impatiente de le voir.

LA FOLIE, *à M. de Mont-Meny.*

Allez dire à vos camarades que je les attends;

## SCENE TROISIEME.

LA FOLIE, LA VILLE.

LA FOLIE.

**I**L me semble que vous me considerez avec beaucoup d'attention.

LA VILLE.

Je regarde si je ne reconnoîtrai pas en vous les traits de quelques-uns de mes Auteurs ; mais j'ai beau vous examiner , vous ressemblez à tous en général , sans en désigner aucun en particulier ; votre personne est toute nouvelle à mes yeux.

LA FOLIE.

Vous me surprenez ! je suis sans cesse avec vous ; je préside à toutes vos actions , je gouverne toutes vos démarches ; c'est moi que vous prenez pour guide , pour conseil , & vous ne me connoissez pas ?

LA VILLE.

Non , quel est votre nom , votre demeure ?

LA FOLIE.

Ma demeure est partout ; Maisons , Palais , Bureaux , Comptoirs , tout me sert d'azile ; je loge , avec la suffisance , chez les Financiers , avec la fatuité , chez les petits Maîtres , avec l'appétit , chez les Gascons , au Cabaret , avec les Peintres , proche les toits , avec les Auteurs.





# PROLOGUE.

## SCENE PREMIERE. LA VILLE DE PARIS, M. DE MONT-MENY.

M. DE MONT-MENY.



Uoi ! la Ville de Paris dans notre Hôtel ! cela m'étonne ; puis-je vous le demander , Madame , la cause de votre visite ?

LA VILLE.

Elle a pour objet vos intérêts & mes plaisirs.

M. DE MONT-MENY.

L'un & l'autre est l'unique but de nos soins ; cependant nous n'avons pas toujours le bonheur de réussir.

LA VILLE

Je ne le sçais que trop ; mais dans la circonstance où je me trouve , j'ai besoin que vous fassiez un effort.

M. DE MONT-MENY.

Vous pouvez compter sur notre zèle.

A ïij

## PROLOGUE.

LA VILLE.

Vous me voyez à la veille d'être entièrement abandonnée ; depuis le départ des Officiers , le beau sexe n'a trouvé d'amusement que chez les gens de Robbe & les Abbez ; les vacances vont nous enlever les uns & les autres , si vous ne trouvez moyen de les retenir.

M. DE MONT-MENY.

Que faut-il faire pour cela ?

LA VILLE.

De l'excellent, ou du bizarre.

M. DE MONT-MENY.

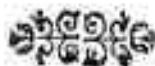
L'alternative est embarrassante : le premier est au-dessus de nos forces , le second est fort équivoque.

LA VILLE.

N'importe , il faut quelquefois risquer.

M. DE MONT-MENY.

Pour vous satisfaire , Madame, nous aurions besoin de quelque cerveau de travers , de quelque Auteur Calotin.



P R O L O G U E.

33

M. FLEURY.

Je l'en défie , si nous parlons toujours.

LE PETIT GARÇON.

Quelle lenteur ! cela devrait être lû.

LA PETITE FILLE.

Vous m'impatientez furieusement ; commencez donc.

LA FOLIE.

Point de lecture : je suis un Auteur au-dessus des règles , je prétens que ma Piece soit reçue sans examen.

M. DE MONT-MENY.

Que dites-vous ?

MADAME DANGEVILLE.

Comment ?

M. FIERVILLE.

Je ne vous comprends pas.

LA FOLIE.

Cela pourtant est assez clair.

M. DE LA THORILLIERE.

Y pensez-vous , Monsieur ?

M. FLEURY.

La proposition est absurde.

Mlle GRANDVAL.

Quelque bonne opinion que nous puissions avoir de vous , le risque est trop grand.

LE PETIT GARÇON.

En vérité , Monsieur , vous n'êtes pas raisonnable.

LA PETITE FILLE.

Depuis que je suis au Théâtre , je n'ai rien vu de pareil.

LA FOLIE.

Je n'écoute point vos discours ; conformez-vous, s'il vous plaît , à mes intentions, sinon point de Pièce. J'ai fait l'ouvrage sans réflexion, je veux qu'il soit reçu sans lecture, & joué sans répétitions.

M. DE MONT-MENY.

Sans répétitions !

MADAME D'ANGEVILLE.

Vous plaisantez.

M. POISSON.

Cela n'est pas possible.

M. FIERVILLE.

Je n'y consentirai jamais.

Mlle GRANDVAL.

Nous avons des Juges trop éclairés, on ne nous passeroit pas cette imprudence.

LE PETIT GARÇON.

Ma réputation s'y trouveroit compromise.

LA PETITE FILLE.

J'ai trop d'expérience pour vous donner ma voix.

LA FOLIE *se levant*.

Je me retire ; vos refus obstinés vous rendent indignes de mes bontés. Adieu.

M. FLEURY.

Voyons ce qu'il veut nous donner.

MADAME D'ANGEVILLE.

C'est peut-être du bon.

## PROLOGUE.

6

LA VILLE.

Et avec la Discorde chez les Comédiens.

LA FOLIE.

C'est la vérité ; mais écoutez : sous l'habit d'un Narcisse je me promène aux Thuilleries de cette façon. *Elle marche comiquement*, tantôt sous la figure d'une Coquette je fais l'exercice de l'éventail, je lance un coup d'œil au Comte, je souris au Président, j'agace le Trésorier ; une autre fois, avec la contenance d'un jeune étourdi, j'entre chez une Actrice, & voici mon début : *elle danse*. Ma Reine, que vous avez de charmes ! *elle embrasse la Ville*. Me donnez-vous à souper ?

LA VILLE.

Tout cela me divertit, sans m'éclaircir.

LA FOLIE, *montrant sa marotte*.

Connoissez-moi.

LA VILLE.

Eh ! quoi ! c'est la Folie !

LA FOLIE.

Elle même. J'ai pris soin d'inspirer à un jeune Auteur la pièce que j'apporte ; c'est son coup d'essai. La crainte que donnent ordinairement les premières productions, l'empêche de se faire connoître : je me suis chargée de présenter son ouvrage.

LA VILLE.

Puisque la Folie s'en mêle, je compte sur du plaisant.

LA FOLIE.

Vous y trouverez peut-être du singulier. Mais

10 PROLOGUE.  
j'apperçois les Comédiens , voulez-vous être témoin de la façon dont ils recevront la pièce ?

LA VILLE.

Non ; je vais inviter mes habitans à venir prendre part au cadeau que vous leur préparez.

---

## SCENE QUATRIEME.

LES COMEDIENS, LA FOLIE.

M. DE MONT-MENY, *à la Folie.*

J'ay l'honneur de vous présenter mes camarades.

LA FOLIE.

Messieurs, je suis votre serviteur.

M. POISSON.

Un siège à Monsieur.

MADAME DANGEVILLE.

Avancez ce fauteuil.

M. DE LA THORILLIERE.

Commencez , Monsieur , nous sommes prêts à vous entendre.

Mlle GRANDVAL.

Je suis vive , prompte , ne me faites point attendre.

M. FIERVILLE.

Hâtez-vous , nous avons répétition.

M. POISSON.

Lisez distinctement.

P R O L O G U E. 15

nous les préviendrons , si vous voulez m'en croire.

Mlle GRANDVAL.

De quelle manière ?

LA FOLIE.

En tirant les rôles au fort.

M. FIERVILLE.

Le projet est charmant.

MADAME DANGEVILLE.

Je l'adopterois en faveur de la nouveauté.

M. DE MONT-MENY.

On n'a jamais rien proposé de si ridicule.

M. FLEURY.

J'en conviens ; mais il faut quelquefois se prêter aux idées de ces Messieurs.

Mlle GRANDVAL.

Peut-être que le fort sera moins capricieux que l'Auteur.

M. POISSON.

Pour moi je jouerai tout ce qui me viendra.

LE PETIT GARÇON.

Cet Auteur là me paroît timbré.

LA PETITE FILLE.

Sa pauvre cervelle est bien malade.

M. DE LA THORILLIERE.

Voyons ce que cela produira.

LA FOLIE.

Puisque vous voilà d'accord, ne perdons point de tems. Madame Dangeville, commencez, *elle tire* ; attendez à voir votre sort que tout soit tiré. *On tire.* Voyons à présent les rôles qui vous sont échûs.

MADAME DANGEVILLE.

Lucile, à moi l'amoureuse ! me voilà bien lotie !

M. POISSON.

Dorante, c'est apparemment l'amoureux, à *Madame Dangeville*. Touchez-là ; je suis aussi bien partagé que vous.

M. DE LA THORILLIERE.

Le Marquis. Moi, Marquis ! suis-je d'une tournure à faire des extravagances ?

Mlle GRANDVAL.

Lisette. Le sort répond à l'idée de l'Auteur, il en faut passer par-là, malgré le péril.

M. DE MONT-MENY.

Leda, mere d'Helene. à *la folie*. Si vous croyez que je jouerai ce rôle-là, vous vous trompez fort.

M. FLEURY.

Doris, confidente de Leda, à *M. de Mont-Meny* : Nous sommes bien assortis.

Mlle GRANDVAL.

Voilà deux Acteurs placés à merveilles.

M. FIERVILLE.

L'Elu, pere de Dorante. C'est un niais ; moi je doublerai M. Dangeville ! je ne crois pas cela !

LA FOLIE, au petit Garçon.

A vous petit bonhomme.

LE PETIT GARÇON.

Monsieur Mondor, pere de Lucile. à *Madame Dangeville*. Je serai votre papa, Madame ; allez ; allez, je vous ferai obéir de la bonne sorte,

LA



PROLOGUE.

13

M. DE LA THORILLIERE.

Si la Pièce ne nous convient pas , nous serons les  
maîtres de la refuser.

M. FIERVILLE.

C'est bien dit , Monsieur ; Revenez , s'il vous  
plaît.

Mlle GRANDVAL à *la Folie*.

Vous êtes bien vif.

LE PETIT GARÇON.

Qu'on a de peine avec les Auteurs !

LA PETITE FILLE.

Quelle complaisance il faut avoir !

LA FOLIE.

Je suis charmée de vous voir plus dociles , & que  
votre intérêt vous ouvre enfin les yeux. La Pièce  
dont il s'agit , est une espèce d'ambigu , elle a pour  
titre : *l'Amant Comédien* ; en voici les rôles tout  
prêts.

Mlle GRANDVAL.

Sans doute que vous faites de moi une amou-  
reuse tendre , vive & badine ?

M. POISSON.

De moi un Crispin , qui par des traits bouffons ,  
& des sauts en avant . . .

M. DE LA THORILLIERE.

De moi un raisonneur , un pere ?

LA FOLIE.

Point du tout , à *Mlle Grandval*. Je vous donne  
un rôle de foubrette.

Mlle GRANDVAL.

Moi, soubrette ! cela ne me va point ; j'en appelle au Parterre.

LA FOLIE.

Un Auteur est maître des rôles ; ainsi, Mademoiselle, je vous prie de faire celui que je vous destine.

Mlle GRANDVAL.

Si vous le voulez absolument , je risquerai ce début.

M. FIERVILLE.

Non pas , s'il vous plaît : les soubrettes appartiennent à Mesdemoiselles Dangeville ou Dubocage : demandez à mes Confreres.

M. DE MONT-MENY.

Monseigneur a raison.

M. FIERVILLE.

On ne doit point aller sur les droits de ses Camarades.

LA FOLIE.

Mais , Monsieur . . . .

M. FIERVILLE.

Mais , tant qu'il vous plaira.

LA FOLIE.

Quoi ! je ne pourrai disposer . . . .

MADAME DANGEVILLE.

Non , nous avons chacun notre emploi marqué ; ayez la bonté de vous y conformer.

LA FOLIE.

Je vois que nous allons avoir mille difficultés ;

# PROLOGUE.

17

## LA PETITE FILLE.

Madame Mondor. Me voilà mere avant d'être mariée; à *Madame Dangeville*. Ma petite mignonne, vous ferez ma fille, vous n'aurez qu'à vous bien tenir, je sçais comme on range la jeunesse.

## LA FOLIE.

Il me reste un rôle de payfan, mais je m'en charge : pour rendre la Pièce plus folle, j'y représenterai Monsieur Lucas; je serai déplacé tout comme vous.

## M. DE MONT-MENY.

Ho ça, Monsieur l'Auteur, vous imaginez-vous qu'on puisse représenter votre Comédie, comme les rôles en sont distribués ?

## LA FOLIE.

Pourquoi non ? le Public veut du nouveau; peut-être en trouvera-t'il dans le déplacement des Acteurs.

## M. FIERVILLE.

Nous ne risquerons pas une pareille nouveauté.

## MADAME DANGEVILLE.

Nous serions les dupes de notre complaisance.

## LA FOLIE.

Rassurez-vous : je prends tout sur mon compte. Le Public m'a toujours favorisé; vous vous ressentirez tous des bontez qu'il a pour un Auteur comme moi.

## M. DE MONT-MENY.

Vous ne pouvez être inspiré que par la folie.

B

LA FOLIE.

Vous pensez juste ; c'est elle que vous voyez sous ce déguisement ; *montrant sa marote*. S'il vous reste quelque doute , qu'ils s'évanouisse à l'aspect de mon sceptre.

M. P O I S S O N.

Honneur à la Souveraine du genre humain.

M. F I E R V I L L E.

Nous ne nous opposons plus à vos volontez.

LA FOLIE.

Allons, que ma Pièce soit jouée sur le champ.

Mlle G R A N D V A L.

Donnez-nous donc les moyens de vous servir aussi promptement que vous le désirez.

LA FOLIE.

C'est à quoi je vais pourvoir ; les Dieux , qui m'ont privée du jugement , pour m'en dédommager , m'ont donné la mémoire , & la faculté de la communiquer. *En les touchant de sa marote*. Eprouvez la vertu de la marote ; une simple lecture de votre rôle vous suffira pour le sçavoir. Allez. *Les Comédiens sortent.*

LA FOLIE, au Public.

Messieurs , le désir de vous plaire a souvent fait imaginer aux Auteurs quelque chose de singulier , mais toutes les folies ne sont pas heureuses ; nous souhaitons que celle-ci vous amuse , & que l'ardeur de notre zèle fasse excuser notre témérité.

*Fin du Prologue.*

LES  
ACTEURS  
DÉPLACÉS,  
OU  
L'AMANT COMEDIEN.  
COMEDIE.



## A C T E U R S.

M. MONDOR, pere de Lucile-, le  
*petit Armand.*

Madame MONDOR, *la petite Deband.*

DORANTE, fils de l'Elu, Amant de  
Lucile, *M. Poisson.*

LUCILE, Amante de Dorante, *Ma-*  
*dame Dangeville.*

Le Marquis DE BOIS-SEC, frere  
de l'Elu, *M. de la Thorilliere.*

L'ELU DE BEAUJEU, pere de  
Dorante, *M. de Fierville.*

LEDA, mere d'Helene, Reine de Sparte,  
*M. de Mont-Meny.*

DORIS, Confidente de Leda & d'He-  
lene, *M. Fleury.*

LISETTE, suivante de Lucile, *Ma-*  
*demoiselle Grandval.*

LUCAS, Jardinier de Monsieur & Ma-  
dame Mondor, *Mademoiselle Dangeville*  
*jeune.*

*La Scene est à la Maison de Campagne de*  
*Monsieur & Madame Mondor,*  
*proche Lyon.*



## SCENE PREMIERE.

L I S E T T E , L U C A S .

L U C A S .



Ous vla fort à propos , Mamesèlle  
Lisette.

L I S E T T E .

Que me veux-tu , Lucas ?

L U C A S .

Vous savais bian que M. Dorante , nous a ce ma-  
tin graissè la patte pour nous engager à parler de  
son amour à Mamesèlle Lucile ?

L I S E T T E .

Oui , Lucas.

L U C A S .

Vous savais bian que nous ne li en avons pas en-  
core euvart la bouche.

L I S E T T E .

L'occasion ne s'en est pas offèrte.

L U C A S .

Vous savais bian itou que je ne savons pas trop si  
ce Monsieu Dorante est tel qu'il nous le paroit.

L I S E T T E .

Oh ! je ne doute point de sa probité , elle est pein-

te sur son visage : il a l'air & la manière d'un homme de naissance.

LUCAS.

C'a est vrai, Mameſelle Liſette ; mais , morgué y a des parſonnes qui avont des philozomies ſi trompeuſes.

LISETTE.

Je n'ai ſur Dorante aucun fâcheux ſoupçon.

LUCAS.

Tant mieux. Ho ça , Mameſelle Liſette , vous ſavais bian tout ce que je venons de vous dire ; mais , ventrebille , vous ne ſavais pas tout.

LISETTE.

Que ſçais-tu donc encore , Lucas ?

LUCAS.

Regardez-moi bian fixiblement , à merveilleſ ! devinais vous queuque choſe ?

LISETTE.

Non. Que veux-tu dire ?

LUCAS.

Vous ne devinais rian ! vous me trompais , Mameſelle Liſette : vous êtes trop éveillée , trop ſeine , pour ne pas var que je ſommes épardument amoureux de vous.

LISETTE.

Quoi ! tu m'aimes ?

LUCAS.

La tête m'en torne. Mais votre ſurprinze eſt-elle de joye ou de triſteſſe ?



L I S E T T E.

Vraiment , Lucas , elle est de joye.

L U C A S.

Alle est de joye ! me vla le plus heureux Jardi-  
nier du Village ; apprenais que depis long-tems je  
renfarmions stamour-là , & que sans s'ilà de Doran-  
te je n'aurions jamais osé vous dégoïser. Tatigué !  
que je vians de me tirer une tarrible épeine du pié ?  
vous m'aimais , je vous aime , & je nous aimons :  
queul ravissement ! ne songeons qu'à nous bian ai-  
mer , & à conduire , chemin faisant , l'amour de  
Dorante à bonne fin. A ne vous point mentir je sis  
un tantet coëffé de ce gentilhomme là ; sa conte-  
nance m'a plû d'abord ; une parsonne de rian n'au-  
roit pas une meine si revenante , des magnieres si  
agriables , & ne feroit pas de si biaux présens ; Lu-  
cile & li sont faits l'un pour l'autre ; c'est un ma-  
riage conclu , & le nôtre pardessus le marché.

L I S E T T E.

Tu vas bien vite , Lucas ; sçavons nous si Mon-  
sieur & Madame Mondor sont d'humeur à marier  
leur fille ?

L U C A S.

Pourquoi la garderiont-ils ? une fille n'est bonne  
qu'à devenir femme , pis à rendre son mari . . . . .  
que sçais-je ?

L I S E T T E.

Malgré l'empire que j'ai sur l'esprit du pere & de  
la mere , je crains de voir échouer mon projet.

L U C A S.

Vous êtes trop craignueuse, tout ira bien.

L I S E T T E.

Sur quoi fonde-tu cette espérance ?

L U C A S.

Pargué, sur la raison. Acoutez, Mamefelle Lucile n'a que seize ans, elle sort du Couvent, où elle n'a pû faire d'inclination ; drès qu'elle verra Dorante, zeste, elle en deviendra folle. Dorante ira & viendra ; il écrira, elle répondra ; le pere & la mere s'aparcevront de quenque manigance ; ils espionneront leur fille, ils la surprendront causant, riant, folâtrant avec Dorante ; aussi-tôt de faire tapage du côté des bonnes gens, de l'autre de pleurer, se lamenter, se désespérer. Qu'arrivera-t'il ? la peur de faire mourir de chagrin une fille unique qu'ils aiment, les fra bailler dans le pagniau : on les mariera, pour faire taire les jazeurs, & je nous marirons de compagnie ; ça est clair comme le jour.

L I S E T T E, *riant.*

A merveilles.

L U C A S.

N'en riais - pas, j'ons morgué, sous ce chapiau là tout autant de çarvelle qui en a sous votre cornette. Ne laissons pas languir les choses, ma chere partendue, allons faire à Lucile la preumiere ouverture de l'amour de Dorante. Mais le vecy.

SCENE

## SCENE SECONDE.

DORANTE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

**P** Argué, Monsieur Dorante, je parlions de votre affaire.

LISETTE.

Pourquoi paraissez-vous ici?

DORANTE.

Je venois apprendre . . . .

LISETTE.

Demeurez tranquille, vos intérêts sont en bonnes mains.

LUCAS *tendant la main.*

Je vous farvons de tout notre cœur.

DORANTE.

Je le crois. Mais en quel état sont les choses?

LUCAS.

Tout comme ce matin.

DORANTE.

Mon impatience est extreme.

LUCAS.

J'allons doucement, mais je ne nous arrêtons point.

LISETTE.

Vous sçaurez aujourd'hui votre destinée.

DORANTE.

Puisse-t'elle s'accorder avec mes désirs! Je viens

C

encore d'appercevoir Lucile ; qu'elle a de charmes ! Ah ! Lisette , si tu voulois , je pourrois moi-même lui déclarer que ses beaux yeux ont fait naître dans mon cœur la passion la plus vive.

L I S E T T E.

Je lui dirai tout cela ; sortez, Monsieur, je vous en conjure.

L U C A S *tendant la main.*

Tandis que vous nous amufais, je n'avançons rien.

D O R A N T E.

Je pars ; mais , ma chere Lisette , puis-je me flatter de l'espérance que tu m'as fait concevoir ?

L U C A S.

N'en ayez point de dourance ; rien ne se fait dans la maison que par le canal de Lisette ; elle mene la fille , le bon-homme & la bonne femme par le nez , elle est leur précepteur , leur intendant , leur maître enfin.

L I S E T T E.

De grace sortez ; si l'on nous surprenoit ensemble , cela nuiroit à vos affaires.

D O R A N T E.

Tu raisonnes sensément , Lisette ; mais je crains que tu ne t'imagines que je te trompe.

L I S E T T E.

Je n'ai point ce soupçon.

L U C A S.

Je sommes tous deux coëffés de votre figure.

DE'PLACE'S.

DORANTE.

Ma famille est très-connue de M. & Madame Mondor ; si cette passion est agréable à la belle Lucile, je suis le plus heureux des hommes. Je ne veux devoir sa main qu'à ma tendresse, c'est ce qui m'oblige à me cacher. Mon pere sera charmé qu'en revenant d'Italie couvert de gloire, à deux lieues de Lyon, j'aie fait une conquête si digne de mon cœur.

L I S E T T E.

Encore une fois sortez.

L U C A S.

Que le-zamoureux sont tenacés !

D O R A N T E.

Adieu ; je viens d'arrêter des Chanteurs, ils préparent une fête pour ce soir.

L I S E T T E.

Une fête ! Que vous sçavez bien la façon de vous insinuer dans le cœur d'une fille !

L U C A S.

Tatigué, que j'aurons de plaisir !

D O R A N T E.

Songez tous deux que votre fortune est faite ;  
A....

*L U C A S tendant la main.*

Morgué j'y comptons bian.

*Dorante tire sa bourse.*

L I S E T T E.

J'entends quelqu'un.

C ij

LUCAS.

C'est notre vieille maîtresse.

LISETTE.

Ciel ! Monsieur Mondor la suit.

LUCAS *prenant la bourse & sortant avec Dorante.*

Et vite, vite, fuyais.

LISETTE *examinant M. & Madame Mondor.* }

Ils me paroissent en conversation sérieuse, écoutons un moment.

## SCENE TROISIEME.

M. MONDOR, MADAME MONDOR.

LISETTE *écoutant.*

M. MONDOR.

O Ui, Madame, Lucile est en âge d'être pourvue.

MADAME MONDOR.

C'est à ce dessein-là, Monsieur, que je l'ai fait sortir du Couvent.

M. MONDOR.

Toujours de la sympathie entre nous, ma chère petite vieille.

MADAME MONDOR.

Nous pouvons la pourvoir avantageusement ; &amp; lui donner une dot considérable,

M. MONDOR.

Assurément. Depuis plus de quarante ans que nous sommes ensemble, j'ai beaucoup augmenté notre fortune,

DE' PLACES:

39

MADAME MONDOR *se fâchant.*

Mon économie n'y a pas mal contribué.

M. MONDOR.

Ne vous emportez point, m'amour, parlons d'autre chose. Apprenez sur qui j'ai jetté les yeux ; pour en faire notre gendre.

MADAME MONDOR.

N'en prenez pas la peine, ce soin me regarde ; mon choix est fait.

L I S E T T E *à part.*

Je ne m'attendois pas à ce coup-là.

M. MONDOR.

Je pense que c'est moi qui dois lui choisir un époux, & celui que je lui destine c'est notre ami M. Dorimon.

MADAME MONDOR.

Calmez-vous, mon poulet, c'est à lui que je l'ai promise. Mais ils sont deux freres, auquel comptez-vous la donner ?

M. MONDOR.

Au plus digne, à l'Elu.

MADAME MONDOR.

Oh ! moi je la donne au Marquis ; c'est un garçon riche, galant, spirituel, je ne lui connois qu'un petit défaut, c'est d'être un peu trop prévenu en sa faveur.

M. MONDOR.

L'Elu sera mon gendre ; il n'est point fou comme votre Marquis ; de plus je le regarde comme

C ii j

garçon ; car il ne reçoit point de nouvelles de son fils qui sert en Italie. Il est vrai qu'on prendroit l'Elu pour un bûnet ; mais je l'estime : vive les gens de robe , les richesses leur viennent en dormant.

MADAME MONDOR.

Les gens de guerre sont fort au dessus ; s'ils gagnent du bien c'est en veillant toujours. Le Marquis a ma parole , il aura ma fille. Je suis surprise qu'il ne soit pas arrivé.

M. MONDOR.

J'attends l'Elu , c'est lui qui l'emportera.

MADAME MONDOR.

Tarare.

L I S E T T E.

Tarare à mon tour. Vous ne sçavez tous deux ce que vous faites ; c'est moi qui veut marier Mademoiselle votre fille : elle est jeune , aimable , il lui faut un époux beau , bienfait , alerte , raisonnable ; en un mot , un homme qui lui plaise. Je veux qu'elle soit sage & contente dans son ménage ; pourroit-elle l'être avec un vieux petit-maitre , ou avec un Elu furanné , qui ne feroit auprès d'elle que ce qu'il fait à l'Audiance ?

M. MONDOR.

Ma mie , il y a long-tems que j'ai envie de réprimer vos impertinences.

MADAME MONDOR.

Vos façons d'agir commencent à m'être fort à charge.



L I S E T T E.

Fâchez-vous tant qu'il vous plaira, je ne souffrirai point que vous fassiez des choses contre le bon sens.

M. M O N D O R.

Nous vous donnerons votre congé.

L I S E T T E.

Vous m'en menacez ; je l'accepte : adieu.

M A D A M E M O N D O R.

Ne la renvoyons pas, elle a du bon.

M. M O N D O R.

Vous avez raison ; son affection pour nous veut que nous lui passions quelque chose.

M A D A M E M O N D O R.

Oui, mon fils ; car à notre âge nous avons besoin auprès de nous de quelqu'un qui connoisse notre tempérament.

M. M O N D O R.

Rappelez-la.

M A D A M E M O N D O R.

Lisette ?

L I S E T T E.

Plait-il, Madame ?

M A D A M E M O N D O R.

Venez-ça. Nous vous gardons, mais c'est à condition que vous ne vous mêlerez plus de nos affaires.

L I S E T T E.

Je ne resterois qu'à condition du contraire.

C iij

M. MONDOR.

Lisette, vous.... Rentrons, ma poule, elle nous  
chaufferoit la bile.

## SCENE QUATRIEME.

LISETTE *seule.*

**M**E voila rentrée en grace, mais je suis fort  
embarassée; ces gens-ci voudront l'empor-  
ter. Dorante sera la dupe des promesses que je lui ai  
faites? Non. Il ne sera pas dit que Lisette aura cé-  
dé. Armous-nous de courage; n'abandonnons  
point Lucile, c'est une fille qui mérite d'être heu-  
reuse; la voici.

## SCENE CINQUIEME.

LUCILE, LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

**O**ui, Mamefelle, j'ons quelque chose à vous  
apprendre qui vous rendra bian aisé. Vous  
commençais à m'acouter. Tatigué! La douce nou-  
velle que j'allons vous dégoïser!

LUCILE.

Hé bien? Qu'est-ce, Lucas? Parle donc.

LUCAS.

Un gaillard bian tourné, qu'an nomme un amou-  
reux, perd l'esprit en votre faveur.

L I S E T T E.

Ah! Lucas, il y a bien d'autres nouvelles. Que je vous plains, ma chere maitresse! Vous allez devenir la femme d'un époux ridicule; M. & Madame Mondor s'accordent sur ce point, ils ne sont en dispute que sur la préférence.

L U C A S.

Quelle trahison! Oh! Pargué, la parférence est pour filia que j'avons à vous bailler! Dame! c'est du nanan; demandais à Lisette, j'ons tous deux commision de vous en marmoter queuques paroles.

L I S E T T E.

Oui, Mademoiselle, vous êtes adorée d'un Cavalier tout charmant, & je me suis chargée de vous faire agréer sa respectueuse passion.

L U C I L E.

Vous êtes bien hardie, Lisette, de me faire une pareille proposition. Apprenez que ce seroit à mes parens à disposer de mon cœur.

L I S E T T E.

De la main passée; le cœur n'est pas de leur compétence.

L U C I L E.

Non; puisque le mien s'est donné sans leur aveu.

L U C A S.

Adieu notre sorteurs.

L I S E T T E.

Mon étonnement est extrême ! quoi ! depuis huit jours que vous êtes sortie du Couvent , vous avez toujours été renfermée dans cette campagne , vous n'y avez vu que vos parens ou vos domestiques , & votre cœur n'est plus à vous ?

L U C A S.

Bon ! Mamefelle aura fait queuque songe.

L U C I L E.

L'aimable illusion , si c'en est une ! je soupire sans cesse , je sens de douces émotions ; mille idées charmantes remplissent mon esprit , mon ame est toujours agitée , & rien n'est si agréable que son agitation. Je m'imagine , Lisette , que tout cela ne peut être que l'effet d'une passion naissante.

L U C A S.

Pargué , vous rêvais bian farme.

L I S E T T E

Une passion naissante ! *à part.* S'avisceroit-elle d'aimer Lucas ? *Haut.* Daignez m'éclaircir ce mystere.

L U C A S *à part.*

Je sommes assez biau garçon ; peut-être. . .

L U C I L E.

Ma vie s'est fixée sur le jeune homme le plus aimable ; ses yeux , en dépit de moi-même , ont enlevé mon cœur.

L I S E T T E *à part.*

C'est Lucas.

DEPLACE'S.

35

LUCILE.

Il ignore mon amour ; mais il m'a fait comprendre le sien par des regards si touchans , que je ne dois point douter de la violence de ses feux.

LUCAS *à part.*

J'ons toujours les yeux sur elle ; c'est pour nous qu'elle en tiant.

LISETTE.

Faites-moi du moins le portrait de votre amant.

LUCILE.

Il a la taille de Lucas.

LUCAS *à part.*

Alle m'adore. *baut.* Marneselle, nommais-nous le fortuné mortel qui vous inspire tant d'amour ; morgué, je n'en serons pas ingrat , je scaurons nous taire.

LISETTE *à part.*

L'aimeroit-il aussi ?

LUCILE.

Comment le nommerois - je ? Hier pour la première fois je le vis se promener autour de notre maison , je l'ai revu ce matin ; c'est tout ce que je puis t'en apprendre.

LISETTE *à part.*

Je respire.

LUCAS *à part.*

Que me vla camus !

LISETTE.

Vous aimez Dorante, celui de qui nous avions à vous parler.

LUCILE.

Quoi, ma chère Lisette, je serois assez heureuse pour avoir le cœur prévenu pour celui qui te presse de m'instruire de ses feux !

LUCAS.

Il vous aime comme un pardu ; mais ce n'est pas tout, il faut bailler un croc-en-jambe à nos autres amoureux.

LUCILE.

Comment s'y prendre ?

LUCAS.

Ça n'est pas malaisé ; dites-leur que si l'un d'eux est assez osé pour vous épouser malgré vous, que vous ly ferez var biau jeu ; que vous ferez ceci d'un côté, que vous ferez ça de l'autre ; que vous dépenserez par cy, que vous aurez des amans par-là ; bref mentez-leur biau coup, en attendant que vous puissais rendre tout ça vrai.

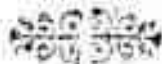
LISETTE.

J'imagine un sûr moyen.

LUCAS.

Chut, j'avise Monsieur Dorante. *à Dorante.* J'ai fait tout votre bian-aisé ; moi, je vas faire le guet de peur de surprinze.

*Il sort.*



---

**SCENE SIXIEME.****DORANTE, LUCILE, LISETTE.***LUCILE bas à Lisette.*

**A** H, Lisette ! pourrai-je cacher mon trouble ?

**DORANTE.**

Madame , je ne serois pas excusable de m'offrir à vos yeux , sans avoir l'honneur d'être connu de vous , si je n'y étois amené par l'estime la plus parfaite , & l'amour le plus tendre.

**LISETTE.**

En faveur de vos sentimens , on excuse votre témérité.

**DORANTE.**

Hier , Madame , dès que mes regards eurent rencontré les vôtres , de si charmans transports s'emparerent de mon ame , que mon cœur fut aussi-tôt plus à vous qu'à moi-même.

**LISETTE.**

On vous apperçut , on remarqua votre trouble ; il en causa ; vous n'êtes point à plaindre.

**DORANTE.**

Daignez , Madame , confirmer le bonheur dont me flatte Lisette ; un mot de votre belle bouche , va me rendre le plus heureux des mortels.

**LUCILE.**

Monsieur , je ne suis point faite au langage des

amans ; quand même je l'entendrois , mon devoir me défend d'y répondre : cependant je vous écoute , je laisse parler Lisette , & mon cœur. ....

## SCENE SEPTIEME.

M. MONDOR , MADAME MONDOR ;  
DORANTE, LUCILE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

**T**out est perdu ! voici Monsieur & Madame Mondor. *Il sort.*

LISETTE à Dorante & Lucile.

Ne paroissez point embarrassés , je vous tirerai de ce pas-ci.

M. MONDOR.

Que demande Monsieur ?

LISETTE *bas* à Monsieur & Madame Mondor.

Faites lui des politesses ; c'est un homme d'importance. *Haut.* M. est Philosophe , Poëte , Musicien , Robin , Officier , Médecin , petit Maître ; il est tour à tour poli , grossier , galant , brutal , spirituel , sot , amusant , ennuyeux , doux , grondeur , généreux , ingrat , magnifique , avare , vertueux , débauché , Écolier , Précepteur , pere , fils , maître , valet , &c.

M. MONDOR.

Quel diable d'homme est-ce donc là ?

LISETTE.

Un Comédien. On l'envoie vous donner une



DE'PLACE'S.

39

fête ; vous devinez de quelle part.

MADAME MONDOR.

C'est de celle du Marquis ; cela n'est point douteux.

M. MONDOR.

Non, non, Madame, c'est de celle de l'Elu. *A Dorante.* En quoi consistera votre divertissement ?

DORANTE.

En danses, en chants. *A Lisette.* Tu as de l'esprit.

MADAME MONDOR.

Je voudrois quelque morceau tragique, j'ai du plaisir à pleurer.

M. MONDOR.

Oui : vive la Tragédie ! on y fait ronfler les vers ; les Acteurs ouvrent de grands bras, ils roulent les yeux, ils crient comme des possédez ; c'est-là ma fureur.

DORANTE.

Il m'est impossible, Monsieur, de vous contenter : je n'ai amené que des Danseurs, des Chanteurs, & des Simphonistes.

LISETTE.

On ne vous demande que quelques lambeaux.

MADAME MONDOR.

Faites comme vous l'entendrez, mais je veux du tragique.

M. MONDOR.

J'en veux aussi.

# LES ACTEURS

DORANTE à *Lisette*.

Quel embarras !

LISETTE *bas* à *Dorante*.

Voulez-vous les contredire ? c'est la première fois que je les vois d'accord. *Haut*. Donnez-nous l'enlèvement d'Helene ; c'est une petite Tragédie en cinq Scenes , il ne faut que trois Acteurs pour la représenter ; d'ailleurs on vous passera bien des choses en faveur de l'impromptu.

DORANTE *bas* à *Lisette* :

Y pense-tu ?

LISETTE *bas*.

Vous devez connoître cette Pièce.

DORANTE *bas*.

Oui , mais . . . .

LISETTE *haut*.

Chargez-vous du rôle de Menelas.

DORANTE.

Je n'ai point d'habit convenable , sans cela . . .

M. MONDOR.

Je vous en promets un ; j'ai encore celui qui me servit jadis à représenter Samson dans la Tragédie de mon College , à *Madame Mondor* , je n'avois que quinze ans alors.

MADAME MONDOR à *Dorante*.

Vous ne pouvez plus reculer.

LISETTE.

Allez vous préparer.

## SCENE HUITIEME.

M. MONDOR, MADAME MONDOR ;  
LUCILE, LISETTE.

M. MONDOR.

**M**onsieur l'Elu veut nous prouver qu'il est  
encore galant.

MADAME MONDOR.

Quelle erreur ! cela ne peut venir que du Mar-  
quis.

LISETTE.

Pour terminer le différend, accordez Mademoi-  
selle à celui qui donne le Cadeau.

M. MONDOR.

Je le veux bien ; *à part*. Elle en sera la dupe.

MADAME MONDOR.

J'y consens. *à part*. Qu'il est aveuglé ! *à Lucile*.  
Le Marquis triomphera , préparez-vous , petite  
sille à le bien recevoir.

LUCILE.

Vous serez contente.

M. MONDOR *à Lucile*.

Vous épouserez l'Elu , songez que je le veux.

LUCILE.

Puisque je dois appartenir à celui qui donne  
fête , soyez sûr de mon obéissance.

M. MONDOR.

Fort bien.

MADAME MONDOR.

L'événement fera voir qui se trompe de nous  
deux.

M. MONDOR.

C'est bien dit, rentrons, ma poule, allons nous  
reposer en attendant le divertissement.



## SCENE NEUVIEME

LUCILE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

V Ecy venir un homme bian vêtu, qui m'a  
l'air d'être un de vos époux.

LISETTE *mettant son tablier à Lucile.*

C'est apparemment le Marquis, il ne vous con-  
noît pas ?

LUCILE.

Non. Mais comment l'éconduire ?

LISETTE.

Laissez-moi faire. Vous êtes une novice sans ex-  
périence ; mettez mon tablier, je passerai pour  
vous.

LUCAS.

Quelle manigance.

LUCILE.

Lais ce que tu voudras, je consens à tout.

L I S E T T E.

Vous voilà ma suivante. Lifette ? un miroir ? je suis bien mal coiffée aujourd'hui. Raccommodez ce ruban , vous ôtez mon rouge , vous me piquez : que vous êtes gauche ! il faut que je fasse tout moi-même. Lucas , vas travailler à ton jardin.

L U C A S.

Nennin , morgué , je resterons : vous avais biau faire la maîtresse , vous êtes toujours Lifette. L'original approche ; je voulons voir notre Comédie.

---

## SCENE DIXIEME.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE, LUCAS.

LE MARQUIS à *Lifette*.

**L**A brillante personne ! quels yeux vifs ! je ne comptois trouver qu'une figure bourgeoise , & je vois un air charmant , des graces , des manieres : parbleu ! je suis homme à bonnes fortunes jusqu'es dans le mariage.

L U C A S.

Il contrefait à merveille le jeune homme.

L U C I L E.

Vous êtes Monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Oui , mon enfant. Tu es gentile.

L U C I L E.

Vos façons nobles & galantes m'ont fait vous deviner d'abord.

D ij

LE MARQUIS *tirant sa bourse.*

Tu m'as deviné, friponne ! je dois récompenser ta pénétration , j'aime les soubrettes qu'on peut soupçonner d'avoir de l'esprit.

LUCAS.

J'ons irou queuque bon sens : drès qu'on vous a nommé, zeste, j'ons deviné que vous étiez Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS *à Lucas.*

Pour un Paysan tu as une assez jolie physionomie. *A Lisette.* Pardon, Madame, si je me suis distrait un moment du soin de vous admirer. Que vous m'annoncez de félicité ! je sens couler dans mon cœur le doux poison de l'amour. *Lisette fait des révérences.* Tout en vous m'enchanté ; mais j'ai un scrupule, c'est de vous épouser ; vous méritez d'être adorée.

LISETTE.

En vérité, Marquis, vos airs de cour ; vos façons aisées, & ces jolis riens, que vous débitez si galamment, me divertissent. Vous comptiez ne trouver en moi qu'une simple bourgeoise, qu'une agnès ; vous trouvez une fille qui joint de l'esprit à des charmes. Votre opinion gagne beaucoup à tout cela. Je suis fort du goût d'être adorée ; vous m'en trouvez digne : hé bien, un hommage ne peut me déplaire ; je vous reçois au nombre de mes adorateurs.

DE' PLACES.

LE MARQUIS.

Cet avantage me flatte infiniment.

LUCAS à *Lisette*.

Vecy l'autre époux ; je sommes perdus.

LE MARQUIS à *part*.

Quel sujet amene ici mon frere ? éloignons-nous  
un peu pour l'apprendre.

LISETTE à *part*.

J'ai besoin de tout mon esprit ; je forme un pro-  
jet. à *Lucile*. Ecoutez. elle lui parle bas.

LUCILE.

Laisse-moi faire , je vais te seconder.

---

SCENE ONZIEME.

L'ELU & les Acteurs précédens.

L'ELU.

**L** A quelle de vous deux est Mademoiselle Luci-  
le, que je lui fasse la révérence ?

LUCAS.

Qu'il a l'air & le ton gniais !

LISETTE.

C'est moi, Monsieur, peut-on s'y méprendre ?  
à *Lucile*. Lisette, vas promptement où tu sçais.  
*Lucile sort.*

L'ELU.

Oh ! Je me doutois bien que c'étoit vous ; mais  
je voulois en être assuré par votre jolie bouche.  
Sans doute que vous ne me connoissez pas, puis-

que vous ne m'avez jamais vû. Je me nomme Monsieur Dorimon, Ecuyer, revêtu de l'honorable charge d'Elu. *apercevant le Marquis.* Oh! oh! N'est-ce pas là mon frere? eh! oui: que faites-vous céans?

L I S E T T E.

Cela se devine sans peine: Monsieur vient pour m'épouser.

L' E L U.

Pour vous épouser!

L E M A R Q U I S.

Quoi, mon frere, cela vous étonne!

L' E L U.

Où! vraiment; car, ne vous déplaît, je viens aussi pour épouser Mademoiselle; nous voilà deux: comment ferons-nous?

L U C A S.

Pargué, Messieurs, tirés à la courte paille.

L E M A R Q U I S.

Je ne crois pas que vous osiez tenter de le disputer au Marquis de Bois-sec.

L' E L U.

Oh! ne vous flattez pas de l'emporter sur le le doyen des Elus de Beaujeu; je suis votre cadet, mon frere, mais ce n'est pas en mérite.

L U C A S.

Eh! morguene, Messieurs, point de brit; ça ne seroit point bian que deux freres s'entremangissions le blanc des œuils.



L' E L U à *Lisette.*

Tel que vous me voyez, je suis un bon parti, je n'ai qu'un fils qui sert en Italie, & comme depuis long-tems il ne m'a point donné de ses nouvelles, je crains d'apprendre sa mort: que sa perte me coûteroit de pleurs !

L U C A S.

Je pense qu'ous devez faire bian rire quand vous pleurez.

LE MARQUIS à *Lisette.*

Moi, je suis garçon, & comme l'ainé de la famille, je suis encore plus riche que mon frere. Considérez-moi bien: je joins au teint fleuri d'un Abbé la santé d'un jeune Mousquetaire. Jusqu'ici l'on m'a vu leger comme un papillon changer tous les jours d'objet; mais je veux être fixe, & je compte que vous aurez cette gloire-là.

L U C A S.

Je ferions bian partagés; vla un biau marie.

L I S E T T E au Marquis.

Je suis fort aisé de vous voir dans ces sentimens-là.

L' E L U.

Ma charge vous rendra la premiere Dame du lieu.

L U C A S.

Et sa femme le rendra le plus huppé.

L' E L U.

Quand vous m'appartiendrez, je vous suivrai par-

tout , je serai l'ombre d'un si beau soleil.

L I S E T T E.

Que vous me donniez d'empressement de porter le glorieux nom de Madame l'Elue ! Je crois que nous vivrons bien ensemble. Je vous avertis que je ne serai point de ces femmes dociles par tempéramment , qui fuient les plaisirs par régime , de ces indolentes statues qui ne sortent point de chez elles & craignent le froid & le chaud ; je suis la vivacité même ; je ne puis rester en place. Je veux aller, venir, recevoir grand monde , tenir table ouverte. Vous aurez soin qu'elle soit tous les jours servie des mets les plus délicats , & jamais deux fois la même chose ; l'uniformité me feroit mourir. Nous jouerons, nous danserons, nous rirons, nous chasserons, nous concerterons. Oh ! je serai déguerpir votre humeur taciturne, je vous en réponds. Réveillez-vous, allons, allons, de la joye.

L U C A S.

Quelle babilleuse !

L' E L U.

Pour de la joye vous en aurez avec moi ; l'on s'étouffe de rire dès qu'on me regarde : on est fou de moi par tout.

L I S E T T E.

Je le crois, & vous, Monsieur le Marquis ?

L E M A R Q U I S.

Votre caractère m'enchanté ; je suis comme vous l'ennemi juré de la solitude ; le grand monde est :

DE'PLACE'S.

49

est mon élément. Quand votre bien, que je crois considérable, sera joint à mes revenus, nous serons la plus belle figure de notre Province. Décidez entre mon frere & moi ; je pense que vous ne balancerez pas à me donner la préférence.

LUCAS.

Le moïan de balancer entre vous deux.

L'ELU à *Lisette*.

Oui, oui ; décidez, décidez : je suis sûr que je vous plais moi.

LISETTE.

Vous me plaîtéz tous deux beaucoup. Un autre peut-être vous diroit que vous ne lui convenez pas. à *l'Elu*. Vous, parce que vous avez l'air niais. au *Marquis*. Vous, parce que vous êtes déjà sûranné ; mais tout cela, Messieurs, vous rend charmans à mes yeux. à *l'Elu*. On fait ce qu'on veut d'un mari comme vous.

LE MARQUIS rit en regardant *l'Elu*.

Hé, hé hé, hé.

LISETTE au *Marquis*.

Et un époux bien avancé dans sa carrière ne fait pas languir une jeune femme, elle est bientôt veuve.

L'ELU rit en regardant le *Marquis*.

Hi, hi, hi, hi.

LUCAS riant.

La bonne botte qu'alle vient de leur pousser ! ho, ho, ho, ho. *Lucile revient*.

E

LUCILE à *Lisette*.

Madame , on vous demande.

L I S E T T E.

Que me veut-on ? *Lucile lui parle bas*. Parlez haut , je n'ai rien de caché pour ces Messieurs.

L U C I L E.

C'est ce Lapidaire à qui vous devez dix mille francs à l'insçu de M. & Madame Mondor.

L' E L U à *part*.

Dix mille francs !

LE MARQUIS à *part*.

Diable !

L I S E T T E.

Il est bien exact , son billet n'est échu que de ce matin.

L U C I L E.

Votre Marchand d'étoffes est aussi là.

L' E L U à *part*.

Quelle dépensière ! Elle me ruineroit en moins d'un an.

L I S E T T E.

Qu'ils attendent , je n'ai point d'argent.

LE MARQUIS à *part*.

Elle est née pour être femme de condition.

L U C I L E.

Ils disent qu'ils ne s'en iront point qu'ils ne soient payés.

D'ÉPLACES.

51

L I S E T T E.

Dis-leur que je me marie demain , & qu'ils peuvent revenir dans deux jours.

LE MARQUIS *à part.*

Peste !

L'ÉLU *à part.*

J'aimerois autant aller prendre femme à Paris.

L U C I L E.

Voici deux Lettres qu'on vient de recevoir pour vous.

L I S E T T E.

Celle-ci est de la Présidente. Elle me demande sans doute les deux cens Louis qu'elle me gagna hier sur ma parole : elle est bien persécutante. Cette autre est de la Comtesse. Messieurs , permettez-moi de la lire. *Elle lit.* » Je donne ce soir à souper, je t'y invite vite , ma chère bonne ; la compagnie t'amusera. » Cinq ou six de nos soupirans doivent s'y rendre. » Au sortir de table nous irons au Bal chez la Marquise. On compte sur toi ; ne te fais point attendre. » *Au Marquis & à l'Élu.* Je me flatte, Messieurs , que vous me donnerez la main , & que nous ne nous quitterons pas de la nuit.

LE MARQUIS.

Je le souhaiterois , Madame , mais j'ai compagnie chez moi.

E ij

L'ÉLU.

Le dû de ma Charge ne me permet pas d'avoir cet honneur. Il faut que demain je siége dès sept heures du matin.

LISETTE.

En sortant du Bal on vous y conduira.

LE MARQUIS.

Madame, je suis votre très-humble serviteur. *à part.* Quelle commere ! je m'en tiens aux bonnes fortunes.

L'ÉLU.

Adieu, Madame. *à part.* Je ne crois pas qu'on m'y rattrape. Quelle dégourdie !

LUCAS.

Quand vous revarrons-je, mes gentils-hommes ?

LE MARQUIS ET L'ÉLU *s'en allant.*

Nos baise-mains à Monsieur & Madame Mondor.

## SCENE DOUZIEME.

LUCILE, LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

**N**ous en voilà débarrassés. Hé bien, Mademoiselle, êtes-vous contente de moi ?

LUCILE.

Tu es une fille impayable. Mais je ne suis pas sans inquiétude : je crains la colere de mon pere & de ma mere.

DE'PLACE'S.

33

LUCAS.

Rassurez-vous. Vous êtes sous notre protection.

LISETTE.

Je vais m'informer de ce qui se passe, & voir si Dorante est prêt.

LUCAS.

Allez. Jarnonville, vecy Monfieu & Madante Mondor qui accourront.

LUCILE.

Ah! je frémis.

---

SCENE TREIZIEME.

M. MONDOR, MADAME MONDOR,

LUCILE, LUCAS.

MADAME MONDOR.

**C**omment avez-vous donc reçu ces Messieurs, petite fille?

M. MONDOR.

Il faut que vous les ayez mécontentés; ils s'en vont sans nous dire adieu.

LUCAS.

Ils avons tort; Mamefelle Lisette & moi, j'avons fait de notre mieux pour les bien recevoir.

LUCILE.

Je leur ai parlé suivant les sentimens de mon cœur.

L iiij

## LES ACTEURS

MADAME MONDOR.

Ce sont les miens qu'il faut suivre.

M. MONDOR.

C'est à moi que vous devez obéir.

LUCILE.

Je ne puis vous satisfaire tous deux.

MADAME MONDOR.

Comment, petite sotte, vous raisonnez ?

M. MONDOR.

Vous osez me contredire, petite ridicule.

LUCAS.

Morgué, pour de vieilles gens, vous avez encore de bonnes poitraines.

## SCENE QUATORZIEME.

LISETTE, *les Acteurs précédents.*

LISETTE.

Quel vacarme ! on vous entend du Village.  
*bas à Lucas.* Amuse-les un moment, j'ai deux  
 mots à dire à Lucile.

LUCAS.

Place, place, vla nos Tragédiens qui venont.

LISETTE *bas à Lucile.*

Nos vieillards sçavent que nous les avons joués.

LUCILE.

Ah ! que m'apprens-tu ?

LUCAS.

Que ces habits de Malincheux vont bien !



---

## SCENE QUINZIEME.

MENELAS, *ou Dorante.* DORIS, *et les*  
*Acteurs précédens assis.* GARDES.

DORIS.

**Q**Uoi ! tandis que chacun s'abandonne aux  
plaisirs,  
Que tout semble en ces lieux prévenir vos dé-  
sirs,  
Vous soupirez, Seigneur ? une tristesse extrême,  
Ternit sur votre front l'éclat du Diadème.  
Quelle sombre vapeur vous offusque aujourd'hui ?  
Doit-on voir Menelas, victime de l'ennui,  
Les genoux tremblotans, les yeux baignés de lar-  
mes,  
La main sur le visage, & le cœur plein d'alarmes ?

MENELAS, *dans l'attitude où il vient d'être*  
*peint.*

Helas !

DORIS.

Ne tardez plus à m'ouvrir votre cœur.

MENELAS.

Daignez, ô justes Dieux ! détourner ce malheur.

DORIS.

Quel malheur ? Tout ici seconde votre envie.  
Dans votre heureuse Cour le Prince de Phrygie,  
Paris, mene avec lui les plaisirs & les jeux,

E üij

Tous les jours sont marqués par les soins généreux.

Aujourd'hui même encor vous sçavez qu'une fête

Dans les Vaisseaux Troyens par son ordre s'apprête :

La Reine votre épouse & sa mere Leda

Y doivent assister.

MENELAS.

Ciel ! que me dis-tu là ?

C'est tout ce que je crains.

DORIS.

Eh ! calmez votre peine.

MENELAS.

Ecoute , & tu verras si ma frayeur est vaine.

Tu sçais que quelquefois , las des soins de la Cour ,  
J'aime à me dérober à l'éclat du grand jour.

DORIS.

Je le sçais.

MENELAS.

Ce matin , dans la Forêt prochaine ,

Je tenois en rêvant , une route incertaine ,

Lorsqu'un Cerf en fureur venant fondre sur moi

Pour la première fois m'a fait sentir l'effroi.

J'ai frémi. Mais bientôt , rappelant mon courage ,

J'ai saisi par le front cet animal sauvage.

Je frappe ; il se débat ; long-tems entre nous deux

La victoire balance , & le sort est douteux.

Il m'attaque trois fois , trois fois je le repousse .

DE PLACES:

57

Le sang coule à longs flots sur l'herbe & sur la  
mouffe.

Enfin par mes efforts , prêt d'être culbuté ,  
Le Cerf a pris la fuite, & son bois m'est resté.

DORIS.

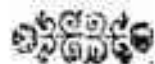
Quoi ! Vous vous arrêtez à ce foible présage !  
Que la raison chez vous reprenne son usage ,  
Seigneur. De vains soupçons votre cœur combattu  
D'Helene sans sujet attaque la vertu.

Tant d'attraits , dont le ciel vous combla sans me-  
sure ,

Ce teint vif & brillant , cette aimable figure ,  
Cette taille charmante, & cet air enchanteur,  
Vous rendent pour jamais le maître de son cœur.

MENELES.

Je l'avouerai , Doris ; oui , sans que je me flatte  
Certain air de grandeur dans ma personne éclate ;  
Le Ciel me fut propice , & les Dieux bienfaisans  
Prodiguerent chez moi leurs plus rares présens :  
Mais de ton sexe enfin tu connois le caprice ,  
Au mérite souvent il ne rend pas justice.  
Pâris ! à ce nom seul mon cœur frémit d'effroi ;  
Pâris s'est par les yeux expliqué devant moi ;  
J'ai surpris ses regards attachés sur ma femme.  
Doris , pour appaiser le trouble de mon ame,  
Vas, cours, dis à Leda qu'elle se garde bien  
D'aller avec Helene aux Vaisseaux du Troyen.



---

**SCENE SEIZIEME.****MENELAS** *seul.*

**J'**Aurois mieux fait, je crois, de prendre cette  
peine,

Mais il est à propos qu'en Héros de la Scene,  
Dans un court monologue exhalant mon dépit,  
J'attende dans ce lieu qu'on me fasse un récit.  
Ainsi pour quelque tems parlons nous à nous-mê-  
me.

Insensé Menelas, quelle folie extrême  
De te persuader, sur un vain incident,  
Que ton honneur doit craindre un péril évident!  
Mais, quoi! dans ce moment par un effet étrange;  
Ma tête devient lourde, & le front me demange,  
Je ne puis plus douter du malheur que je crains,  
Tu m'en donnes, O Ciel! des signes trop certains.

---

**SCENE DIX-SEPTIEME.****MENELAS, DORIS.****MENELAS.**

**Q**Uoi! déjà de retour! Doris, qu'elle nou-  
velle?

**DORIS.**

Qu'elle est terrible, hélas! votre épouse fidelle  
Dans les bras du Troyen.....

DE'PLACE'S.

59

MENELAS.

Quoi ! ma femme auroit pu ? ...

DORIS.

Oui, Seigneur, & Pâris vous a fait. ...

MENELAS.

Que dis-tu ?

DORIS.

Je ne puis achever ce récit trop funeste. ....

Mais j'apperçois Leda qui vous dira le reste.

---

## SCENE DIX-HUITIEME.

LEDA, MENELAS, DORIS.

MENELAS.

O ! noirs pressentimens ! malheur trop averez ?  
Ah ! Leda, qu'avez-vous ? Sur quel ton vous  
pleurez !

LEDA.

Jugez à ce mouchoir tout trempé de mes larmes  
Du triste événement qui cause mes allarmes  
L'avez-vous pu souffrir, ô Dieux ! ô justes Dieux !  
Ecoutez, en voici le détail odieux.  
Le Soleil. ....

MENELAS.

Attendez un peu que je m'ajuste,  
Car il faut que je sois dans l'attitude auguste  
D'un Monarque attentif. M'y voilà. Commencez.

LEDA.

Le Soleil conduisoit ses chevaux harraffez

Dans le sein de Thetis. La nuit avec ses voiles  
 Descendoit dans un char environné d'étoiles,  
 Quand votre épouse & moi, conduites par l'espoir  
 D'assister à des jeux qu'on nous pressoit de voir,  
 Nous allâmes au Port. Quelle image riante !  
 Quel spectacle flatteur nous ravit, nous enchante !  
 Pâris d'un air galant vient au-devant de nous :  
 Belle Reine, dit-il, cette fête est pour vous.  
 Venez sur mes Vaisseaux ; l'Amour & la Victoire  
 D'un triomphe éclatant vous promettent la gloire.  
 Sans craintes, sans soupçons, nous y portons nos  
 pas,

Ma fille la première y monte ; mais hélas !  
 Lorsque je veux la suivre, une main criminelle  
 M'arrête brusquement & me sépare d'elle.  
 Helene toute en pleurs dans les bras de Pâris  
 s'agite, se débat, remplit l'air de ses cris.

## MENEAS

Qu'entens-je ? juste ciel ! continuez, Madame.

## LEDA.

Une seconde fois pour sauver votre femme,  
 Je cherche à la rejoindre. Inutiles efforts !  
 Un barbare Troyen me prenant par le corps,  
 Me rejette à vingt pas. De ma Simare bleue  
 L'insolent sans respect a déchiré la quene.  
 Ma fille cependant veut fuir, on la saisit ;  
 Elle crie, on est sourd ; elle pleure, on en rit.  
 Sa force l'abandonne, elle tombe abbatue,  
 Son ravisseur l'élève, & je la perds de vue.

DE'PLACE'S.

63

Enfin pour le départ le signal est donné.  
Déjà loin de la rive , aux vents abandonné  
Le Vaisseau fend les flots , & le Prince de Troye  
A la honte des Dieux y transporte sa proie.

MENELAS.

Je n'ai donc plus d'épouse ! un perfide ennemi  
Possède en liberté le bien qu'il m'a ravi !  
Tandis que pénétré d'une mortelle peine,  
Je forme vainement des regrets pour Helene,  
Pâris est à ses pieds ; le traître , le bourreau,  
Est maître. . . sur mes yeux , Dieux ! mettez un  
bandeau.

LEDA.

Je sens de mon côté pareille inquiétude.

MENELAS.

Peut-on à cet excès pousser l'ingratitude ?  
Depuis l'instant fatal que tu vins à ma Cour  
Pour toi ma complaisance a paru chaque jour ;  
Mille égards t'ont prouvé mon amitié sincère,  
Pâris ! ingrat Pâris ! en voilà le salaire.

LEDA.

N'en foyez point surpris : de ces retours piquans  
La nature produit des exemples fréquens.  
L'enfant devenu fort , mord le sein qui l'allaitte ;  
Le ver ronge le bois qui lui sert de retraite ,  
Le hieire & la pampre étouffent leur appui ;  
C'est-là le vrai portrait des hommes d'aujourd'hui.

MENELAS.

Encor si dans l'affront qui cause mon supplice,  
Le Prince des Troyens n'avoit point de complice,

Je pourrois à la fin rallentir mon courroux ;  
Mais, hélas ! le dirai-je ? Oui, Madame, entre  
nous,

J'ai certaine frayeur, un noir soupçon m'agite.

L E D A.

Ce discours, Menelas, rend mon ame interdite.

M E N E L A S.

Si je puis vous parler avec sincérité.

J'entrevois un complot, le coup fut concerté.

L E D A.

Seigneur, vous concevez un ridicule ombrage ;  
Ma fille fut toujours & vertueuse & sage.

M E N E L A S.

Comme vous, n'est-ce pas ?

L E D A.

Par vos soupçons jaloux  
Vous m'accusiez à tort.

M E N E L A S.

Eh ! Leda, taisez-vous.

On sçait que Jupiter sous la forme d'un Cigne....

L E D A.

Que me reprochez-vous ? C'est vous, époux indigne,

Qui, malgré vos sermens, tant de fois répétés,  
Pour elle n'eûtes pas les égards mérités.

Si ma fille & Pâris furent d'intelligence,  
Vous devez votre honte à votre indifférence,  
D'un tendre & doux objet, impérieux Tyran,  
Vous êtes de vos maux vous-même l'artisan.



Non , non , n'imputez point à d'autres cet outrage,  
 De vos brusques humeurs c'est le funeste ouvrage,  
 Falloit-il, oubliant ce qu'on doit à l'amour,  
 Avec cette Colombe en agir en Vautour ?  
 Pour cette belle fleur , digne d'être adorée ;  
 Que n'étiez-vous Zéphire au lieu d'être Borée !  
 Voilà , traîtres époux , comme vous êtes faits ;  
 Vous prêchez la douceur sans l'employer jamais ;  
 Vous voulez être aimés sans devenir aimables ,  
 Qu'on soit ange avec vous , quand vous êtes des  
 diables.

Perfide ! Sur vous-même ouvrez enfin les yeux,  
 Connoissez. . .

M E N E L A S *à part.*

Le débat deviendrait sérieux ;  
 J'ai la colere prompte , elle a l'humeur hautaine.  
*Aux Gardes.*

Dans son appartement , Gardes , menez la Reine.

---

## SCENE DIX-NEUVIEME.

M E N E L A S , *seul.*

**Q**ue faire dans le trouble où je sens mes es-  
 prits ?  
 La vengeance à la main poursuivrai-je Pâris ?  
 Faut-il couvrir les Mers d'une Flotte nombreuse ?  
 Intéresser vingt Ro's dans une guerre affreuse ?  
 Trai-je avec Ajax , Ulysse , Agamemnon,

Mettre Pergame en feu , tout ravager ? Non , non !  
Ma honte par l'éclat deviendrait éternelle.

Faisons voir que notre ame est généreuse & belle.  
Pour ne survivre pas à notre deshonneur ,  
Tuons-nous. C'est bien dit. Allons , ferme , mon  
cœur ,

Il faut que ton secours à cet effort m'exhorte ;  
De son fourreau poudreux que cette lame sorte ,  
Frapons. Mais à propos , je suis un imprudent ,  
Dans cet instant je n'ai Gardes ni Confident  
Pour retenir mon bras , & saisir mon épée ,  
Ma trame tout de bon pourroit être coupée.  
Rengaine , Menelas ; laisse Helene à Paris ,  
Et change prudemment ta colere en mépris.

---

## SCENE XX. ET DERNIERE.

LE MARQUIS, L'ELU, & les Acteurs précédens.

LE MARQUIS.

Où, mon frere , c'est la soubrette qui nous  
a joués sous le nom de sa maîtresse , pour  
favoriser un rival.

L'ELU.

Eclaircissions-nous du fait. *appercevant Dorante.*  
Ciel ! que vois-je ! mon fils !

LE MARQUIS.

Mon neveu ! eh ! en quel équipage !

M.

M. MONDOR.

Qu'entens-je ?

LUCAS.

La drôle d'avanture !

L'ÉLU.

Je te retrouve , quel bonheur !

LE MARQUIS.

Apprens-nous ce que tout ceci signifie.

DORANTE.

Je revenois d'Italie pressé du désir de vous revoir. Hier , passant par ici j'aperçus la charmante Lucile , ses attraits m'ont fixé , je ne puis vivre sans la posséder.

LISETTE.

Moi , je l'ai fait passer pour Comédien , il achevoit son rôle quand vous êtes entrés.

LE MARQUIS *à Lisette.*

Nous savons de tes nouvelles. *à Dorante.* Ton pere & moi nous avions à l'insçu l'un de l'autre formé le dessein d'épouser Lucile ; mais nous sacrifions notre plaisir à celui de te rendre heureux. Je crois que personne ne m'en dédira.

M. MONDOR.

Je consens à tout.

MADAME MONDOR.

Et moi de même.

LISETTE *à l'Élu.*

Répondez-donc.

L'ÉLU.

Je suis de l'avis de la compagnie.

B

DORANTE *prenant la main de Lucile.*  
Belle Lucile, rien n'égale ma félicité.

LUCILE.

Croyez qu'elle fait la mienne.

LUCAS *à Lisette.*

Marions-nous itou, Mamefelle Lisette.

LISETTE.

Tu te moques. Il me faut vraiment bien un autre mari que toi.

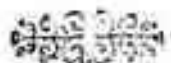
DORANTE.

Allons, que la fête s'exécute.

## DIVERTISSEMENT.

*Air.*

**E**N tous lieux c'est la mode aujourd'hui  
De jouer le rôle d'autrui.  
La foubrette fait la maîtresse,  
La bourgeoise fait la Duchesse;  
Le Commis  
Tranche du Marquis :  
On voit prendre à la vicillesse  
Le ton badin de la jeunesse.  
En tous lieux c'est la mode aujourd'hui  
De jouer le rôle d'autrui.



AUTRE. (*On danse.*)

**L'**Enfant de Venus chaque jour  
Double l'Hymen, & fait son personnage;  
Mais par malheur ce n'est guere l'usage,  
Que l'Hymen à son tour  
Fasse le rôle de l'Amour.

## VAUDEVILLE.

**P**artout, comme en ces climats,  
Les mortels ont l'ame inconstante,  
D'un rôle on est bien-tôt las  
Quand long-tems on le représente;  
On se meurt d'ennui,  
Celui d'autrui  
Nous tente.



A la toilette rends-toi;  
Jeune Abbé, que l'amour captive,  
De galant fais-y l'emploi,  
Mais quand le Colonel arrive,  
Prends vite manteau,  
Canne & chapeau,  
Dérive.



*Mlle Dan-* L'autre jour Colin disoit;  
*geville.* Que depuis qu'il est en minage,  
Près de sa Nicole il fait  
Toujours le même personnage;  
F. ij

Quand j'entens menti ,  
 Par la mordi ,  
 J'enrage.



*Le petit*      Avec mes petits talens  
*Gargon,*      J'ai tâché de vous satisfaire ,  
                  Mais à l'âge de sept ans  
 Un tel rôle ne convient guere ;  
                  Peut-on comme il faut ,  
                  Faire si-tôt ,  
                  Le pere ?



*La petite*      Avant d'avoir un époux ,  
*Fille,*      De maman j'ai le caractère.  
                  Critiques ; passez-le-nous ,  
                  C'est un rôle assez ordinaire ;  
                  Souvent sans mari  
                  L'on fait ici  
                  La mere.



Pour quelqu'objet obligeant ;  
 Financier ; si l'amour t'exhorte ;  
                  Ne mets pas là ton argent ,  
 Quand on le place de la forte ;  
                  Le repentir est  
                  Tout l'intérêt  
                  Qu'il porte.



Froids mortels , qui n'aimez rien ;  
 Je n'ai garde de vous en croire ;

DEPLACES.

69

Aimer me paroît un bien ,  
J'en ai fait jusqu'ici ma gloire.  
Oui , toujours mon sort  
Fut d'aimer fort  
A boire.



Les pas légers & brillans  
Qu'au théâtre on fait en cadence  
Mieux que les plus beaux talens  
Font venir l'or en abondance.  
Combien dans un Chac  
Ont monté par  
La danse.



Quand un soupirant nous dit ,  
Loin de vous le chagrin me ronge ,  
Votre beauté me ravit ,  
Belle Iris , nuit & jour j'y songe.  
Comment nomme-t'on  
Ce doux jargon ?  
Mensonge.



*M. Poisson.* Sous la figure d'Amant ,  
Si quelque beauté me contrôle ,  
Elle a tort assurément ,  
Car , ma foi , je suis un bon drôle.  
Peu d'Acteurs , je crois  
Font mieux que moi  
Ce rôle.

F I N.

---

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, la Comédie intitulée : *les Acteurs déplacés, ou l'Amant Comédien*, avec un Prologue & un Divertissement à la fin de la Pièce. A Paris ce 26. Novembre 1735. VALEYRE.

---

## P R I V I L E G E D U R O Y.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amez & seaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé Pierre-Jacques Ribou, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression des *Acteurs déplacés, ou l'Amant Comédien, par le sieur l'Asfichard, Arlequin Apprentif Philosophe*, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le Contrescel des Présentes : Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quel-



que qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livre, seront remis dans le même état où les approbations y auront été données, es mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sr CHAUVELIN, Garde des Sceaux de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt-deuxième jour de Décembre l'an de grace mil sept cent trente-six, & de notre Regne le vingt-deuxième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.